

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient... »

LISERON

Raymond QUENEAU

... en apprenant qu'on devient napperon. » D.V.

Publication
de l'**AFL 43**

**Association
Française pour la
Lecture**
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

afl43@orange.fr

Directeur de
publication :

Dominique VACHELARD

Rédacteurs :

Sylvie CHOISNET
Jean-Pierre LEPRI
Cécile LEYRELOUP
Dominique VACHELARD

ISSN n° 2264-2544
Dépôt légal : BNF

Prix : 2.00 €

n° 39

**Avril
Mai
Juin
2019**

L'ÉCOLE DES GILETS JAUNES

À travers l'analyse des processus d'opposition, de revendication et de résistance qu'il permet, le mouvement social débuté en novembre dernier informe en retour sur l'efficacité des outils de domination. Il a en premier lieu remis en cause le fonctionnement séculaire des corps intermédiaires – partis politiques et syndicats – qui, débordés par la base, n'ont pas exercé la *fonction tribunitienne* qui leur était ordinairement dévolue.

Par le biais d'une démocratie représentative, les indignations individuelles se trouvaient habituellement canalisées et domestiquées par ces organismes avant de parvenir à leurs destinataires. C'est donc une base de revendications unique qui était ainsi acheminée indirectement jusqu'au pouvoir. On connaît l'issue de ce mode de contestation fait de grèves courtes et régulières : le bénéfice pour ceux qui les conduisent est habituellement nul. Le mouvement de novembre, à travers un foisonnement de demandes multiples, anarchiques et contradic-

toires renoue ainsi avec quelques traits d'une *démocratie directe*.

LA FABRIQUE DE GILETS JAUNES

L'école est la fabrique essentielle de ceux qui sont en majorité destinés à être des exécutants au service d'un mode de production économique reposant sur l'exploitation de leur force de travail : de ceux qui constituent « *la France de la clope et du diesel* » selon la judicieuse formule d'un membre de l'actuel gouvernement. Qu'enseigne-t-on, pendant ce temps, à ceux qui devront fumer des Cohiba Behike dans leur Lamborghini ?

Quelle autre institution serait en mesure de domestiquer de manière aussi efficace 90 % du corps social tout en le convainquant qu'il vit dans un système hautement démocratique ? Et de faire mieux encore : le persuader que tout a été tenté pour que triomphe l'égalité des chances et que, si des différences interindividuelles de niveau subsis-

LA FABRIQUE DES GILETS JAUNES

tent, elles s'expliquent par des formes d'esprit des citoyens, les uns sont pratiques, heureusement les plus nombreux car il faut « produire » le monde, les autres théoriques pour dire à ces producteurs où et comment y aller. Merci à Jules Ferry d'avoir réussi à distinguer les intellectuels des manuels de manière aussi économique.

Économique, en effet, on ne saurait mieux dire... L'inégalité est au cœur des relations entre les hommes depuis la révolution urbaine néolithique, lorsque les dirigeants des cités ont accaparé à leur profit, et à celui de leurs familiers, l'outil intellectuel indispensable à une efficace organisation politique, économique, administrative, et donc à l'exercice et à la conservation du pouvoir.

Cet outil, c'est le langage écrit. Au cours des siècles, la *raison graphique* a domestiqué toutes les composantes de *la pensée sauvage*¹, à un point tel que seuls ceux qui l'exercent à leur manière sont « démocratiquement » en mesure de prendre les décisions pertinentes pour le bien de tous. Et ceux-ci se trouvent, curieux hasard, généralement issus des mêmes quartiers et des mêmes « grandes » écoles.

UNE RELIGION LAÏQUE

On l'aura compris, c'est bien aux « petites » écoles que revient la charge d'ancrer la confiance dans ce qu'il est convenu de nommer les valeurs communes : la république et ses élus, l'importance des hiérarchies et de la concurrence, etc., tout en contrôlant la transmission des outils qui

permettent d'exercer l'analyse et la critique du fonctionnement social.

Il n'est jamais trop tôt pour programmer l'incompétence par des méthodes pédagogiques adaptées : c'est la méconnaissance de ses propres savoirs qui est à l'origine des croyances imposées au peuple². Confiscation de l'éducation populaire par des appareils d'état...

C'est pourquoi les dominés subissent toute une série d'exclusions appliquées avec cynisme, à commencer par l'exclusion scolaire ; celle-ci débutant par l'ignorance des fonctions du langage écrit qu'on présente comme une simple transcription de celles de l'oral. Fabriquer et marginaliser un peuple d'alphabètes illettrés... Et à sa demande, en plus !

Car cette violence symbolique est d'une telle perversité que ceux-là qui en sont les victimes sont les mêmes à demander le retour aux bonnes vieilles méthodes. Et cela sans que les partis et les syndicats se soient vigoureusement engagés dans une réflexion pour lutter contre l'aliénation.

À quelques exceptions près comme le plan de Le Pelletier en 1794, la Commune en 1871, le Plan Langevin-Wallon et les classes nouvelles de Monod en 1947. Une tentative par siècle...

POUR QUEL CHANGEMENT ?

Rien dans ce qui a été répondu en haut lieu ne *transforme* quoi que ce soit de l'état qui suscite l'insurrection actuelle. Si on se réfère aux demandes relatives au rétablisse-

-1-
Pour reprendre
les mots de Jack
Goody
(*La raison
graphique*,
Éditions de
Minuit)

-2-
*La philosophie
dans le boudoir*,
Marquis de Sade :

« *La peur et
l'ignorance sont à
l'origine de toutes
les religions* »



LA FABRIQUE DES GILETS JAUNES

ment de l'Impôt Sur la Fortune, à la mise en place d'un Référendum d'Initiative Citoyenne ou la réduction de l'écart entre le SMIC et la rémunération des patrons du CAC 40 (qui vient encore d'augmenter de 14% en un an !), ce qui est dénoncé, c'est *l'injustice*.

Mais si, pour résoudre un problème récurrent, on se limite à la problématique propre au sujet concerné³ – en l'occurrence la faiblesse du pouvoir d'achat des travailleurs –, alors on ne produit qu'une réorganisation des éléments internes au système et on reste dans l'impossibilité d'affecter la nature même du problème considéré.

Le mathématicien Évariste Galois explique qu'on aura beau composer autrement les éléments d'un groupe, on arrive toujours au même résultat (4+6 ou 2+8, 5+5, 10+0, etc., autant de formes d'apparence différente et pourtant toutes égales à 10 !).

Les seules solutions offertes sont purement arithmétiques : faire varier de quelques points l'indice du pouvoir d'achat des travailleurs. Suggérer une augmentation détournée du SMIC et abaisser de quelques points les cotisations sociales pesant sur certaines pensions de retraite : redistribuer aux Français quelques subsides pris sur leurs propres impôts !

Une volonté réelle de changement aurait examiné, non plus les conditions pécuniaires du salariat, mais son existence-même. Or, jamais, au cours de cette crise (comme dans aucune autre auparavant), il n'a été durablement question de remettre en cause le profit que rapporte le capital en achetant la force de travail. Ni que ceux qui n'ont que cela à vendre ne sont plus en mesure de contester la religion officielle.

Aussi, en a-t-on vu certains défier quelques places emblématiques (Arc de Triomphe, Tombe du soldat inconnu) et quelques lieux stratégiques (Élysée, Assemblée Nationale, Préfectures, etc.), qui ne sont que des conséquences sans importance si elles n'interrogent pas ce qui les cause.

ALORS, L'ARNAQUE ?

Que le pouvoir se déclare favorable à un débat national, c'est le moyen pour lui de reprendre la main : le peuple des gilets jaunes formule ses doléances et les élus prendront les décisions nécessaires.

Aucune probabilité que la classe dominante – sans y être forcée par ce qui s'appellerait alors une révolution – s'orienterait spontanément vers plus d'égalité économique et de justice sociale ni vers une démocratie directe ! Sinon pourquoi ne l'a-t-elle pas fait avant qu'on lui demande ?

Rappelons qu'on nous avait déjà fait le coup du « *grand* » débat, à propos de l'école. Il y a quelques années, chaque sous-préfet a été chargé de faire réfléchir à l'école dans sa circonscription afin de faire remonter des propositions de transformation du système éducatif pour le rendre plus démocratique.

L'assistance a vite senti qu'on la consultait sur la couleur des murs des classes et la largeur des couloirs non sur leur disparition. C'est toujours du temps de gagné...

Dominique Vachelard

-3-
*Changements,
paradoxes et psychothérapie,*
Paul Watzlawick,
Richard Fisch,
John H. Weakland,
Seuil,
Points Essais,
1981



ÉCRIT ET POUVOIR

Sans doute, lire me procure un plaisir esthétique – qui peut parfois être nocif.

Lire me fournit aussi des informations pratiques ou des éléments plus philosophiques.

Lire me fait entrer dans une catégorie sociale jugée socialement « supérieure ».

Lire me donne des outils pour mieux comprendre.

Mais lire c'est comprendre une autre langue, autonome. Cela présente au moins quatre autres intérêts moins évidents : développer le souci de soi, le discernement, la compréhension et la réflexion.

Lire, c'est prendre du temps pour moi. C'est, au lieu d'être au service des autres (des enfants et autres dominés, ou bien des patrons et autres dominateurs), passer au « souci de soi », au ressenti de ma propre vie. C'est alors nourrir et renforcer son sentiment d'exister.

Lire est un « pouvoir de ».

Celui de réussir à monter un meuble, de me distraire, d'apprendre à...

C'est aussi un pouvoir sur les autres.

La maîtrise de l'écrit est accaparée par les Pouvoirs : religieux (religions du Livre...), politiques (le droit, les instructions et les réglementations...), économiques (contrats, programmes de production et de marketing...), médiatiques (fiches, script, scénarios, prompteurs...), etc.

Et ces Pouvoirs contrôlent âprement l'accès de leurs inféodés à l'écrit.

Savoir lire permet de bien comprendre les jeux de pouvoirs, de discerner la manipulation, de mieux s'en protéger, d'utiliser le pouvoir de lire comme un contre-pouvoir.

Savoir lire, c'est pouvoir discerner davantage de nuances, ainsi que ce qui est plus ou moins caché.

C'est accroître et affiner sa conscience.

Le monde est un magma informe. Les langues y découpent des réalités – qui varient selon les cultures. Elles cartographient le monde. Ainsi aimer, *amar* (espagnol) ou *to love* (anglais) n'ont pas un sens strictement identique – outre que l'espagnol et l'anglais ajoutent un deuxième terme à ce « concept » : *to like* et *querer*.

Les langues ont une psychologie, qui est celle de la culture qu'elles expriment. Korzybsky avait déjà expliqué que la langue crée le monde. Et, en retour, elle influe sur nos perceptions.

De plus, les mots ont une histoire qui les imbibe de sens.

Connaître une autre langue, telle la langue écrite, c'est accroître le nombre et la précision de mes repères pour comprendre les mondes dans lesquels j'évolue.

Lire, c'est créer du sens, et par là exercer et développer sa compétence à comprendre.

Enfin, penser c'est utiliser/manipuler des mots. Il n'est pas de mots sans pensée et réciproquement pas de pensée sans mots – bien que la pensée ne traite pas les mots stricto sensu, mais plutôt le halo de représentations et d'expériences qu'ils désignent.

Augmenter son lexique et diversifier ses possibilités syntaxiques par la lecture, c'est donc améliorer ma capacité à traiter des informations, à les agencer pour m'ajuster au mieux aux flux de la vie – c'est améliorer ma compétence à réfléchir.

Lire, c'est donc bien plus que lire...

Jean-Pierre Lepri
education-authentique.org



MORDRE AU TRAVERS

À l'origine

Mon grand-père paternel ramassait la canne à sucre, pieds nus, dans les plantations, avant de devenir facteur. Cette ascension sociale lui a permis d'obtenir une certaine reconnaissance, une paire de chaussures et un meilleur salaire pour un travail moins fatigant.

Après son mariage et la naissance de ses deux premiers enfants, sa femme et lui décidèrent de partir vivre en métropole où ils imaginaient un meilleur avenir pour leur famille. Effectivement, leur fils, mon père, est allé au lycée et même s'il n'a pas passé le baccalauréat, il a eu la possibilité de découvrir et d'aimer la littérature. Des professeurs ont posé sur lui un regard confiant et bienveillant et c'est certainement grâce à eux qu'il est devenu un homme cultivé, curieux et amateur de musique classique.

Il n'a, cependant, pas pu utiliser cette sensibilité artistique dans sa vie professionnelle : il est devenu postier comme son père et s'est beaucoup ennuyé au travail.

Ma mère était une élève en difficulté. Ses professeurs n'ont pas joué le rôle de bonnes fées comme ce fut le cas pour mon père, bien au contraire. Elle était, en plus, harcelée par ses camarades. Ce calvaire scolaire l'a profondément blessée. Après un CAP de comptabilité et une courte expérience professionnelle dans une épicerie, elle est devenue mère de famille comme ses aïeules.

Elle était, pourtant, douée dans de nombreux domaines : elle donnait des conseils aux voisins, les aidait à écrire une lettre ou un C.V. ; elle diagnostiquait les maladies

dont souffraient ses filles et dictait au médecin les médicaments à prescrire ; elle savait raconter des histoires et inventer des jeux ; elle pouvait aussi faire preuve de ténacité et d'esprit stratégique pour affronter l'administration. Mais elle exerçait ses talents bénévolement et généralement à la maison.

Elle a beaucoup souffert du manque de reconnaissance sociale : personne ne vient féliciter les mères de famille.

Issue de ce milieu, dans lequel la réussite scolaire et professionnelle ne va pas de soi, après le lycée, sur les conseils de ma professeure de philosophie, je suis entrée en hypokhâgne. Totalement inconsciente de ce que cela représentait. Mes parents l'étaient d'ailleurs autant que moi car, dans la famille, personne n'avait fait d'études supérieures.

Ce fut un choc : j'ai très vite perçu que je n'étais pas dans mon élément. J'ai eu la désagréable impression d'être venue en jogging à une réception de l'ambassadeur. Au lieu de passer en khâgne, comme mes nouveaux camarades presque tous sortis de lycées privés, je me suis enfuie à la fac avec une équivalence en philosophie pour réfléchir au sens de la vie, mais je ne m'y suis pas sentie beaucoup plus à l'aise...

C'était encore trop éloigné des possibilités envisageables : dans ma famille, on pouvait être une bonne élève, aimer l'art, les débats, lire et même écrire mais aller à l'université et côtoyer des personnes issues de classes sociales supérieures à la nôtre, c'était comme partir, sans guide, en excursion dans un pays lointain et hostile.



MORDRE AU TRAVERS

Mes difficultés ne venaient pas de mes compétences mais d'un conditionnement social et psychologique. J'en prends réellement conscience, maintenant, vingt ans après, alors que mes deux filles vivent, à leur tour, une situation similaire.

Similaire mais pas identique car elles sont conscientes de ce qui leur arrive. Contrairement à leur mère, elles ne subissent pas sans comprendre. La plus jeune l'explique avec cette image très parlante : « *J'ai l'impression d'être devant une porte ouverte... et pourtant impossible à franchir.* »

Je comprends bien ce qu'elle veut dire. Il faut parfois mobiliser une énergie considérable pour pouvoir expérimenter sa liberté. Par exemple, pour réussir le concours de professeur des écoles, je me souviens avoir visionné Kill Bill de Quentin Tarantino : cette femme qui trucidé ses ennemis un à un avec courage et méthode a été mon modèle. Mais cela n'a pas suffi, il m'a fallu écouter en boucle, avant chaque épreuve, le rap agressif d'Eminem, fils de pauvre, devenu mondialement célèbre, et laisser sa hargne m'envahir comme un produit dopant.

L'histoire de ma famille n'est pas exceptionnelle mais elle illustre une réalité. Des gens « importants » et des « va-nu-pieds » comme mon grand-père, il y en a toujours eu. Tout le monde le sait mais ce qu'on ignore (dans les deux sens du terme) c'est ce qu'ils ressentent.

Prisonniers...

Être pauvre dans une société de consommation, ne pas avoir suffisamment d'argent pour bien se nourrir, se chauffer, s'habiller et acheter de temps en temps quelque chose qui nous fait plaisir ou partir un peu en vacances, c'est une source d'inquiétude et de frustration. La comparaison avec les très riches peut aussi, légitimement, nous mettre en colère.

Mais, ce qui, à mon sens, nous blesse plus profondément c'est d'être traités comme des objets : un objet ne choisit pas sa place. On le pose sur une étagère, on ne lui demande pas son avis. Être mère au foyer, par exemple, en soi, n'a rien de dévalorisant, c'est même très honorable. Pourtant, les femmes ont eu besoin de s'émanciper parce qu'il devenait insupportable d'être réduite à cette fonction, d'être rangée dans la cuisine avec les marmites.

Être contraint, par le manque de moyens et d'informations ou par la pression sociale et familiale, à occuper une place sans avoir la possibilité de dire non, cela ressemble à un mariage forcé. Un viol de l'âme qui engendre des dépressions, des maladies, des addictions pour calmer la frustration, de la colère et de la violence. Cela existe dans toutes les classes sociales, sous des formes différentes. Les avocats et les médecins ne portent pas de gilets jaunes (quoique...) mais ils ne sont pas à l'abri d'une petite dépression, d'un burn-out ou d'une addiction quelconque.

Il existe toutes sortes de prisons : des misérables, des bariolées, des quatre étoiles... Certaines sont sympathiques mais elles n'en restent pas moins des carcans qui nous empêchent d'être ce que nous sommes.

C'est pour cela qu'on a inventé le « soma » dans le Meilleur des mondes d'Huxley : dans l'État mondial, personne n'a choisi sa



MORDRE AU TRAVERS

place, certains sont mieux lotis que d'autres mais cela n'empêche pas les Alphas (beaux, intelligents et riches) d'avaler quotidiennement cette petite pilule pour oublier leur condition de pantin.

Contrairement, aux héros de ce roman, nous sommes, en théorie, libres de choisir notre voie. Encore faudrait-il s'en savoir capables. Encore faudrait-il savoir qui nous sommes. C'est peut-être ce qui crée le mal-être : cette impression d'être étranger à soi-même...

... d'une identité illusoire.

Notre identité telle qu'on la conçoit généralement n'est qu'un concept. Nous avons un nom, un métier, une apparence physique, des préférences, des habitudes mais tout cela ne nous définit pas. Je ne peux pas m'identifier à mon apparence car elle change inévitablement, j'exerce un métier mais cela n'a pas toujours été le cas, j'ai eu trois noms de famille en vingt ans, j'ai des centres d'intérêt mais ils ne sont plus les mêmes qu'il y a quelques années et ce qu'on appelle mon « caractère » n'est qu'une interprétation de mes habitudes passées.

Finalement, le « moi » n'a peut-être pas d'existence si tangible. Quand on cherche, on ne lui trouve ni contours fixes, ni qualités intrinsèques. Cela peut paraître angoissant ou libérateur.

Dans son Plaidoyer pour le bonheur, Matthieu Ricard rappelle que le mot « personne » vient du latin « persona » qui signifie « masque », celui que portaient les

comédiens dans le théâtre antique. Il raconte que, lorsque nous sommes dans des cadres inhabituels, en randonnée dans l'Himalaya par exemple, les masques tombent.

Face à l'immensité de la montagne, on se retrouve entre humains, tout simplement. Et nos relations sont plus naturelles, on arrête la comédie. Hélas, de retour dans la vie quotidienne, chacun reprend vite son masque et s'y accroche en refusant de voir son caractère éphémère et illusoire.

Le conseil de Socrate

Socrate conseillait à ses disciples de s'interroger sur leur véritable nature. Avant de réfléchir à quoique ce soit, il faudrait savoir « qui » réfléchit. *"Il est risible de s'occuper d'autre chose quand on s'ignore soi-même"*, écrit Platon, dans le Phèdre.

« *Connais-toi toi-même* ». C'est une invitation à l'introspection grâce à laquelle nous nous apercevons progressivement que nos conditionnements sociaux, familiaux et psychologiques ne sont que des mirages qui masquent ce que nous sommes.

En s'engageant dans cette voie, qui ne consiste pas à devenir encore plus égocentrique mais plutôt à retrouver une pensée plus libre, plus ouverte et dépouillée de nos opinions figées et inutiles, notre vie devient moins étriquée, plus riche et intéressante malgré les contraintes extérieures qui, elles, ne disparaissent pas par magie.

Peut-être qu'en s'entraînant à voir à travers les mirages, les enseignants, pourraient aider leurs élèves à les traverser.

Sylvie Choynet



De l' implicite du sentiment

*"Tout dire,
Le tout est de tout dire"¹*

Mon père ne m'a jamais dit qu'il m'aimait, pas plus que ne me l'a dit ma grand-mère. L'époque n'était pas aux révélations intimes.

Les enfants avaient plutôt droit à des conseils, du genre : "*Garde tes larmes pour le jour où tu en auras besoin.*"

L'époque n'était pas, non plus, à l'attendrissement, et la bienveillance n'avait pas cette aura dont il est de mise de la parer ces derniers temps.

Doit-on penser pour autant que nos parents étaient, à notre égard, indifférents, voire inaffectueux ?

Notre langue, contrairement au grec ancien, à l'italien, est d'une d'une navrante pauvreté en ce qui concerne les vocables capables de dire l'amour. En français, on aime. Point barre. Ses enfants, son compagnon, la couleur bleue, son chat, les fraises.

En italien, un mot correspond à chaque situation, et si *mi piace* le bleu ou les fraises, *voglio bene* à mes enfants, pendant qu' *amo* mon fiancé.

Est-ce que parce que le mot "aimer" se retrouve unique dans la langue française que nos parents avaient tant de mal à le dire ? Est-ce, au contraire, à cause de ce manque qu'on l'assaisonne, aujourd'hui, à toutes les sauces quitte à le vider de sa substance ?

On ne peut nier le besoin constant de "like" que les personnes réclament, sur cette nécessité d'avoir le plus grand nombre de "followers" sur les réseaux sociaux, sur cette irrésistible quête de popularité, cette avidité d'admiration. On peut aussi se demander si cette "bienveillance à tout prix", cette admiration inconditionnelle, en toutes circonstances, ne participent pas, du coup, du même processus.

On peut tout aussi légitimement conclure que le "trop" recherché, réclamé et donné à grands cris ne suffit jamais. De là à penser que cette profusion altère, nuit, vide de tout sens aussi les sentiments, il n'y a qu'un pas que nous pourrions franchir allègrement, tant nous sommes bien, pour la plupart, persuadés que nos parents nous ont aimés.

Peut-être serait-il temps de se demander si les sentiments ne pourraient pas aussi se lire, se sentir, se déchiffrer dans l'implicite. Ce serait peut-être là, la possibilité pour nos enfants de gagner en maturité, en estime de soi, en confiance. Une manière autre de leur dire que nous les aimons, quoi...

Cécile Leyreloup

